

KÒKÒT E FIGAWO

Reynald Altéma, MD

Le soleil envoyait un rayon qui se divisait en deux entités différentes chez ces deux maisons. Dans l'une sa clarté rehaussait l'atmosphère d'*allegro* tandis que dans l'autre il nourrissait une canicule qui s'en abreuvait avec grand appétit pour augmenter la sensation de blues intarissable, d'inconfort sans limite. Le rayon dans une maison serait capté pour emmagasiner l'énergie qui produira de l'électricité, donc il serait bienvenu. Son apparition dans l'autre maison servirait de preuve tangible de la notion de deux poids deux mesures.

Dans chaque maison vivait une famille avec un enfant, un garçon et une fille respectivement. Le garçon grandissait dans un environnement de gêne matérielle ; la fille était étrangère à la pénurie. Un mur social invisible, mais épais et étanche tout de même, séparait leur monde. Le garçon se nommait Jonas et la fille Marguerite. Ils furent mis sur terre dans l'espace de vingt-quatre heures de temps, dans des conditions très différentes. Marguerite avait vu le jour dans une chambre d'hôpital propre. Jonas vint grâce à la patience d'une sage-femme qui sut alléger les douleurs et les difficultés d'une présentation de siège pour sa mère en tranchées dans une chambre peu salubre en pleine chaleur suffocante.

Le père de Jonas gagnait sa vie comme cordonnier, assez mal fagoté et paradoxalement comme disent les mauvaises langues, « un cordonnier mal chaussé ». Le papa de Marguerite évoluait comme un grand don de la région, planteur et spéculateur, toujours tiré à quatre épingles, portant des bottes de prince et embaumé de parfum capiteux.

Jonas et Marguerite se croisaient en rue en allant à l'école, ce temple de l'instruction, grand niveleur où le petit du plébéien peut concurrencer contre celui du baron. La première rencontre était mémorable car Jonas traversait la rue quand la voiture du père de Marguerite, conduite par le chauffeur de sa famille s'était arrêtée au carrefour pour le feu rouge. Il vit une fille bien coiffée, jolie comme un cœur, avec des sourcils épais et foncés, des yeux de teint d'encre, un sourire avenant comme un aurore frais giclant une brise balsamique agrémentée de fragrance de plantes aromatiques. Les yeux de Jonas ne pouvaient laisser la vue de cet être adorable qui s'incrétait dans sa banque de mémoire. Cette image immédiatement illumina une étincelle au milieu de sa poitrine qui activa une accélération aussi vertigineuse qu'incontrôlable et produisit une prestation de dizaines de papillons battant leurs ailes en synchronie. Cet effet ressenti pour la première fois créa un air béat venu de nulle part, soudain, le plongeant dans une rêverie qui cessa abruptement quand le chauffeur cria de haute voix, « Il faut foutre le camp et avancer votre cul de maigrichon » !

Du septième ciel, Jonas tomba au milieu de son monde cruel. Un monde où les inconnus surtout, mais parfois les proches, ne se traitaient point par des câlineries mais plutôt par des expressions les plus méchantes. Cela est devenu un geste si répétitif qu'il venait comme par réflexe et semait la donne des relations interhumaines. Malheureusement, cette anomalie semée, croissait à gogo et s'affichait comme monnaie courante, à perpétuité. L'expression maigrichon brûlait son for intérieur d'une façon spéciale car il souffrait de sous-alimentation et le mot lui rappelait cette condition précaire. Tout de même meurtri par ces mots vilains, Jonas ne put s'empêcher de se servir de l'image du sourire captivant de cette face comme antidote pour réchauffer son cœur pétri.

En dépit de l'écart social entre les deux enfants, leurs écoles se juxtaposaient. Jonas devait passer devant celle de Marguerite pour aller en classe. De routine, son regard perçant et son cou lesté s'accordaient pour trouver au moins sa silhouette. Cette quette échelonnait son degré de satisfaction. La vue du sourire perchait au sommet tandis que l'échec de capter ne serait-ce une menue ébauche de son profil laisserait une trace de fiel. La timidité l'interdisait de s'approcher

près d'elle. Jonas et Marguerite grandissaient à une époque de rareté d'écoles mixtes et d'abondance d'institutions congréganistes. Il fréquentait une institution de Frères et elle de Sœurs.

Marguerite de son côté ne se souvint pas de cette première rencontre car elle ne lui prêtait pas attention. De fil en aiguille, elle remarquait que Jonas l'épiait. Issue d'un foyer qui prêchait « d'éviter les garçons comme la plaie », son éducation prude la mettait mal à l'aise dans cette situation. Au début elle s'efforçait de l'esquiver le plus que possible, se demandant quel moustique avait piqué ce garçon pour un tel comportement. Cela lui vint à l'esprit d'en parler à sa mère, mais pour une raison inexplicable, elle ne le fit jamais.

Malgré tous les degrés de séparation entre les deux, ils partageaient la distinction de rester en tête de file en classe. Jonas récoltait les médailles chaque semaine, pour preuve d'excellence académique. A part la recherche de Marguerite, le point d'orgue de la semaine pour Jonas venait le dimanche, jour d'épinglage de médailles. Jonas savait mieux que quiconque que son poids enregistrait une note faible dans la balance sociale, eu égard à sa condition économique. Sur le plan académique par contre, la situation basculait en sa faveur, tel un vrai essor. Jonas avait acquis la réputation d'un as ou plutôt d'un « bolide » qui comme l'astre pourrait franchir les étapes en trombe. Cette distinction ne serait pas restée inaperçue car dans l'écosystème de ce petit bourg, les nouvelles se propageaient très vite. Marguerite qui elle aussi jouissait d'une telle renommée devint familière avec le nom Jonas.

Le succès académique de Jonas vis-à-vis Marguerite le plaça dans une catégorie différente, pas exactement un piédestal mais définitivement pas le purgatoire. En termes réels, Jonas représentait une curiosité pour Marguerite : un membre du genre défendu, intelligent, qui l'observait de temps en temps furtivement. Les premières années d'école se passèrent en vitesse de croisière avec un apartheid complet entre les filles et les garçons jusqu'au moment de se préparer pour recevoir les autres sacrements de l'église comme la confirmation et la communion. Les filles et les garçons pour cette préparation pouvaient suivre les instructions du prêtre dans la nef de l'église dans des rangs séparés. Jonas et Marguerite furent les deux élèves toujours prêts à répondre aux questions avec les réponses précises.

Marguerite, fille d'un nanti et Jonas, fils d'un prolétaire, brillants élèves, firent connaissance sous les meilleurs auspices, dans la cathédrale. Leurs yeux n'arrêtèrent pas de se croiser chaque fois en levant la main pour répondre à une question. De la perspective de Jonas, un soleil des loups brilla aussi souvent que Marguerite le gratifiât d'un sourire poli. Dans le cas de Marguerite ce jeune homme féru du savoir l'impressionna par sa matière grise et son aplomb. Peu lui importait qu'il s'habillât de nippes, et qu'il portât des chaussures élimées à l'opposé de ses tissus haut de gamme ou de ses chaussures écolières en cuir souple dernier cri. Elle ne voyait qu'un garçon muni d'habits toujours bien amidonnés et bien escampés. L'esprit vif de Jonas l'attira. Dans l'espace d'un cillement, l'acte de trouver une réponse se métamorphosait en une concurrence de figlage. Il ne suffisait point de trouver la solution, c'était un acquis. Il fallait peaufiner la réponse pour la rendre complète, sans faille, telle « la réponse du berger à la bergère ». Ces deux élèves, chemin faisant dans ces cours de catéchisme, se rencontrèrent non en empruntant le chemin des écoliers, mais plutôt le chemin de traverse pour bêcher les fondations d'une amitié.

—Bonjour Jonas, mes compliments pour ta première communion.

Marguerite insuffla les poumons de Jonas avec ces mots tendres. Ces oreilles n'entendirent auparavant aucune musique aussi adoucissante. Et le sourire ! Cette image ultime d'une reine tropicale le jetant en extase.

—Merci....

Jonas ne put terminer sa phrase car le père de Marguerite darda un regard envers lui. Un regard noir qui ne laissa aucun doute de sa colère. En deux temps trois mouvements, Jonas connut le parcours vertigineux d'une montagne russe. La cime de la béatitude et l'abîme du tourment. Le regard ne fut que le début, car il laissa un déferlement de propos injurieux à l'encontre de Jonas dont le seul délit fut de commettre un acte naturel, rendre la gentillesse par la gentillesse. Au su et vu de tous et surtout des parents de Jonas, on entendit cette rafale : « Je ne cesse de le répéter, ces gens-là sont au-dessous de notre rang et ne méritent pas notre attention, voire de leur adresser la parole. Nous sommes de la bourgeoisie et ils sont des gueux. Nous devons les éviter et non les côtoyer ». Les plis de son front ressemblaient à des tranchées profondes. À force de gueulantes incessantes, d'humeur irascible, et de donner des noms d'oiseau, sa gueule se rallongeait pour imiter le bec de l'orphie.

Marguerite et Jonas en pleine session de célébration de leur première communion à l'église, eurent un baptême de feu et une introduction brutale sur l'intolérance sociale et le fossé entre les classes. Seulement dans leur monde naïf, hormis de préjugés, qu'une relation pareille entre le fils d'un ouvrier et la fille d'un homme de profession libérale puisse être conçue. Jonas ne comprit pas ce qui se passait, la virulence de la réaction du père, la litanie d'injures envers ses parents et lui dans une démonstration d'émasculatation gratuite, vile, telle une déclaration de guerre. Marguerite non plus ne comprit pas la hargne de son père qui gagnait sa vie grâce au labeur de cette classe sociale. Elle ne comprit pas qu'un jeune garçon si brillant puisse subir une telle flagellation et à quelle fin ?

De la perspective de son père, Marguerite avait commis un péché mortel pour lequel seule une punition appropriée pourrait le soulager. « À partir de demain, elle rentre à Port-au-Prince définitivement. J'en ai marre de cette horde d'individus. Depuis quand on accepte ce mélange des deux classes ? Je ne veux pas qu'elle entretienne aucune liaison avec ce malodorant jeune homme. Comment s'imaginer qu'elle puisse avoir un va et vient de *Kòkòt a Figawo* avec ce petit minable » ?

Ainsi Marguerite du jour au lendemain laissa sa ville natale, un petit bourg sur la côte sud, pour aller s'établir à Port-au-Prince chez la grande sœur de son père. Ce jour-là, la nature revêtit une parure aussi sombre que le renfrognement qu'elle ressentit au cœur. Une pluie fine, des nuages grisâtres, un orage par intermittence qui sembla calquer un tocsin annonçant un cri d'alerte contre un désastre ou un incident funeste. Le cœur gros, la tête baissée, elle charriait une amertume et surtout une anxiété pour la séparation de ses chers aimés et ses camarades de classe. La cessation du mode de vie auquel elle s'était habituée la stressa. Elle laissa un monde connu pour s'aventurer vers un autre inconnu, ne sachant ce qu'elle trouverait. Ce fiel débita un goût amer en repassant les événements récents. L'excitation de la découverte de l'amitié avec un garçon intelligent, tomba comme une fleur étiolée, victimisée par les éléments qui obéissent aux règles rigides, impitoyables de manière robotique. Elle pleura comme une madeleine, questionnant la sagesse des grandes personnes qui sont sensées en avoir mais sont animées de beaucoup de préjugés sociaux. Elle remua dans sa tête de tout son soûl pour comprendre la raison derrière cette décision, mais elle demeura bredouille. À défaut d'une réponse satisfaisante à toutes ses questions, elle gardera une rancune contre son père à partir de ce moment.

Le jour du départ de Marguerite marqua le début d'une nouvelle ère dans la vie de Jonas. L'absence de Marguerite ! Autant dire la perte d'un appendice de son corps. Il s'imaginait les différentes expressions pour exprimer son déboire : un navire sans son gouvernail, un marin sans sa boussole, un port sans son phare, une voiture sans son volant. Cependant tout cela pâlisait à côté de la douleur ressentie par un cœur blessé, un amour-propre froissé. Les commentaires du

père de Marguerite s'élevaient au niveau d'une gifle publique. « Dans cette société, le pire sort pour un individu c'est la pauvreté. On ne vous considère pas comme un être humain sans le tout-puissant papier-monnaie. Mon fils, continue de briller en classe. Ce sera ta porte sésame. » Son père fit cette remarque, à la sortie de l'église, les yeux humides, le visage abattu, la voix brisée, la gorge serrée. Avec ses options bien limitées, Jonas prit la décision de suivre le conseil de son père. Quoiqu'il fit, il ne put oublier Marguerite, son sourire, sa voix, sa silhouette. Il ne rêvait que de la rencontrer dans le futur. Il avait à peine neuf ans.

#####

Cinq ans plus tard, Jonas était un séminariste et son corps avait connu une métamorphose. Il n'était plus le maigrichon d'antan. Son physique bien que toujours mince était devenu souple avec des muscles prononcés grâce à sa participation dans deux jeux qu'il aimait, le foot et le volleyball. Il participait à l'équipe minime de volley de son établissement, Le Petit Séminaire Collège St Martial. Sa performance académique lui a permis l'accès à cette prestigieuse école. Son père n'eut pas à s'inquiéter de payer l'écolage car cela était gratuit pour les séminaristes. À cette époque, le championnat inter scolaire de volleyball faisait la rage à Port-au-Prince. Le vendredi après-midi au Collège St Pierre, on verrait une foule d'étudiants venir assister aux matchs. Cela suscitait une compétition assez farouche parmi les équipes féminines et masculines, mais surtout entre le triumvirat de St Pierre, St Martial et St Louis de Gonzague. Un bras de fer entre ces deux derniers garantirait une démonstration passionnée parmi les fans de chaque équipe et un stade rempli à craquer. Les chants, les quolibets aiguisaient la surenchère. En parallèle, c'était aussi un lieu de fraternisation. Les hormones des adolescents dictèrent leur nouveau comportement. L'attraction du genre opposé battait son plein. Les conversations entre adolescents fort souvent ne débutaient ou ne finissaient qu'au sujet des filles. Les filles parlaient des garçons avec un peu moins de hardiesse. Les séminaristes qui avaient fait le vœu de rentrer dans la prêtrise, donc le célibat, n'étaient pas censés faire partie de cette conversation en principe. Tout comme les prêtres en principe ne devaient pas entretenir de liaisons intimes avec les femmes. La réalité nous a appris autrement. On aura beau chasser le naturel, il reviendra au galop tôt ou tard avec ou sans truculence, avec ou sans préavis, mais sûrement.

La vérité au sujet de Jonas était simple. Aller sous les auspices du séminaire ouvrit une porte autrement étanche et infranchissable car son père ne pourrait pas payer les coûts. Les conversations à propos des filles ne le laissaient pas indifférent, mais cela se passait discrètement. Jonas vivait d'un budget très limité. Son père ne pouvait lui envoyer qu'une modeste somme d'argent par mois et il devait ménager ses dépenses. Le changement de milieu engendra l'acquisition de nouveaux us et coutumes. Maintenant il utilisait un déodorant, une habitude acquise car un autre séminariste lui avait chuchoté à l'oreille la nécessité de s'en servir « pour éviter des situations embarrassantes parce que la forte odeur de transpiration peut porter offense. » Un conseil qu'il décida de suivre à la lettre. Il se rappela le commentaire du père de Marguerite quelques années précédentes et cela n'était pas plaisant. Il devait aussi ajouter une eau de Cologne, « pour s'en servir aux moments propices, comme un jour de match de volleyball. » Il s'acclimatait à la pirouette de prendre de Pierre pour payer Paul ; l'acquisition de cette eau de Toilette nécessiterait un peu d'épargne. Entre-temps il pourrait partager celle de ce copain « pour des occasions spéciales ».

Ce jour de match tant attendu entre les deux titans St Martial et St Louis vint. Ce fut la liesse parmi les partisans assis en face les uns des autres. De tradition, un fan d'une équipe n'irait pas s'asseoir parmi ceux de l'autre équipe, par mesure de sécurité. Ceux de St Martial étaient plus fougueux et excitaient leur camp en frappant avec un caillou sur un poteau électrique « pour

électrifier l'atmosphère », un calembour venant du chef de file. Jonas assistait à cette rencontre et comme les autres se tiendrait debout pour la chorale. Il y avait des filles en grand nombre dans l'assistance mais debout près du terrain car les garçons avaient monopolisé les sièges dans cette confrontation que l'on pouvait confondre comme du genre « mano a mano » même par procuration. De temps à autre, un commentaire comique attirerait l'attention des spectatrices qui tourneraient la tête en direction de l'auteur et de rire follement. Un commentaire au sujet d'un joueur, une allusion à sa capacité intellectuelle atrophiée suscita un remous. Une jeune fille, étudiante à l'école St Rose de Lima, tourna la tête et vit un jeune homme dont les traits paraissaient très familiers. Leurs yeux se croisèrent ! Ils se reconnurent !

(à suivre)